

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Traductions
d'Yves Lebeau

Himmelweg, 2006.

Hamelin, 2007.

Les Insomniaques suivi de *Copito ou les Derniers Mots de Flocon de Neige, le singe blanc du zoo de Barcelone*, 2008.

La Tortue de Darwin, 2009.

La Paix perpétuelle, 2010.

Le Cartographe, 2012.

Le Critique, si je savais chanter, je serais sauvé(e) suivi de *Le Songe de Guenièvre*, 2013.

Traductions
de Dominique Poulange et Jorge Lavelli

Le Garçon du dernier rang, 2009.

Lettres d'amour à Staline, 2011.

JUAN MAYORGA

Reykjavik

Traduit de l'espagnol (Espagne) par
CLARA CHEVALIER CUETO

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Collection
« Domaine étranger »

dirigée par Alexandra Moreira da Silva

*Cette pièce, dans sa version originale, a été créée
le 27 mars 2015 au Teatro Palacio Valdés à Avilés
(Espagne), dans une mise en scène de l'auteur.
Avec César Sarachu (Waterloo), Daniel Albaladejo
(Bailén), Elena Rayos (le Garçon).*

Ce texte a été publié
avec le soutien du Centre national du livre

Titre original
Reikiavik
© 2015, Juan Mayorga / La Uña Rota

© 2023, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél.: +33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : +33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-678-6

PERSONNAGES

LE GARÇON.
WATERLOO.
BAILÉN.

*Le Garçon s'arrête devant un jeu d'échecs abandonné.
Une partie est entamée.*

WATERLOO. – Les noirs jouent et gagnent en quatre coups.

Le Garçon n'avait pas vu Waterloo. C'est un inconnu, il ne faut pas parler aux inconnus. Le Garçon va pour reprendre son chemin mais il s'arrête en voyant que Waterloo déplace une pièce noire. Le Garçon finit par s'approcher pour observer la nouvelle disposition sur l'échiquier. Il déplace une pièce blanche. Waterloo et le Garçon continuent la partie jusqu'à ce que le premier dise :

WATERLOO. – Échec et mat.

(Le Garçon constate qu'il s'agit, en effet, d'un mat.)

On essaye encore ?

(Sans attendre de réponse, Waterloo dispose les pièces comme au début. Ils jouent ; le Garçon essaye de s'y prendre autrement.)

Mat.

LE GARÇON, *en reprenant son chemin.* – Vous jouez très bien.

WATERLOO. – Ce n'est pas moi. C'est Fischer. C'est la cinquième de Reykjavik. Aucune idée de ce que

je te raconte, hein ? Bobby Fischer, Boris Spassky, ça te dit quelque chose, ces noms ? Qu'est-ce qu'on vous apprend maintenant à l'école ? Peu importe ce qu'on t'apprend là-bas, c'est de la merde à côté de ce que tu peux apprendre ici. Un moment ici t'apprendra plus de choses qu'une vie à l'école. Sur Reykjavik et sur n'importe quel endroit.

LE GARÇON. – Je finis à quatorze heures. À trente je peux être de retour.

WATERLOO. – Je ne sais pas où je serai à quatorze heures trente. Je ne sais pas si je serai vivant à quatorze heures trente.

Silence.

LE GARÇON. – En deuxième heure j'ai un examen final. Global. J'y joue mon année. Oral.

WATERLOO. – Examen final global oral ! Oral final global ! Ça ne m'étonne pas que tu sois tendu comme ça. Une promenade à Reykjavik te fera du bien. Qu'est-ce que tu sais sur Reykjavik ?

LE GARÇON. – Capitale de l'Islande.

WATERLOO. – Très bien. Palmiers ? Filles en bikini ?

LE GARÇON. – Froid. Pluie. Vent.

Waterloo interprète le froid, la pluie, le vent de Reykjavik.

WATERLOO. – Froid, pluie, vent... et échecs. Sans les échecs ils deviendraient fous, irrémédiablement. Imagine les vagues fouettant l'île par une nuit d'hiver. Tu entends les vagues ? Tu les entends ?

LE GARÇON. – Oui.

WATERLOO. – Je ne t'entends pas ! Le vent m'empêche de t'entendre !

LE GARÇON. – Ouiii !!

WATERLOO. – Les échecs, ça les protège du vent, du froid, de la pluie, de la vie. La « bataille finale » ne pouvait avoir lieu qu'ici. N'importe où ailleurs, tout aurait été plus civilisé, plus humain, plus petit. Fischer n'a pas idée, quand il pose le pied sur l'île, qu'il mourra ici. Il n'a pas idée...

BAILÉN. – Tu triches, Waterloo.
(Le Garçon n'avait pas vu Bailén.)
Tu essayes de le prédisposer en faveur de Fischer.

WATERLOO. – Tu n'es pas le bienvenu, Bailén. À plus.

BAILÉN. – Fischer mourra sur l'île, mais bien des années plus tard. Il essaye de te retourner contre Spassky.

WATERLOO. – Il n'a pas besoin de ta version. Il n'a pas besoin de toi.

BAILÉN. – Ne sois pas dupe : la mort de Fischer...

WATERLOO. – Il n'a pas le temps. En deuxième heure, examen oral final global. Total. Vital. Il ne peut pas s'attarder à comparer des versions. Il y joue son année !

(Bailén s'assoit devant l'échiquier.)

Tu ne vas pas rester ici.

BAILÉN. – C'est à toi, « ici » ?

Waterloo décide de faire comme si Bailén n'était pas « ici ».

WATERLOO. – Quand il pose le pied en Islande, rien ne le fait songer à la mort. Quand...

(Il se retourne vers Bailén.)

Qu'est-ce que tu fous ?

BAILÉN. – Et toi qu'est-ce que tu fous ? C'est qui, lui ?

WATERLOO. – Tu avais dit que tu n'allais pas revenir.

BAILÉN. – Je dis toujours « Je ne vais pas revenir ». Je reviens toujours.

WATERLOO. – Trop tard.

BAILÉN. – J'avais besoin de ce temps. Tu cherches quelqu'un pour me remplacer ? Il y en a eu combien, avant lui ? Tu lui dis de dégager ou c'est moi qui le chasse ?

WATERLOO. – Je cherche un remplaçant. Mais pas pour toi.

BAILÉN. – ... ?

WATERLOO. – Je cherche un héritier. Je suis malade.

Silence.

BAILÉN. – Malade comment ?

WATERLOO. – Comme le fou noir dans la première de Reykjavik.

Silence.

BAILÉN. – Si tu cherches un héritier, je dois participer. Qui sera ton héritier, ça me concerne autant que toi. Ça me concerne plus que toi.

Bailén prend d'une main un pion blanc, de l'autre un pion noir, il les cache derrière son dos. Il tend à Waterloo ses poings fermés.

WATERLOO. – Tu ne penses pas que vu que c'est peut-être la dernière on pourrait s'épargner le tirage au sort ? Vu que c'est peut-être la dernière, j'aimerais jouer Fischer.

Silence.

BAILÉN. – Vu que c'est peut-être la dernière, j'aimerais jouer Spassky. Et je pense que Spassky préfère ça aussi.

WATERLOO. – Tu crois vraiment que j'ai quelque chose contre Spassky. Je suis vexé.

BAILÉN. – Je n'ai pas fermé l'œil en pensant aux occasions que j'ai ratées. J'ai étudié. J'ai découvert des variantes.

WATERLOO. – Bailén a des variantes ! Je tremble !

BAILÉN. – J'ai enfin compris ce qui s'est passé à Reykjavík. Je comprends enfin qui est Boris Spassky. Je le connais comme lui-même ne s'est jamais connu.

WATERLOO. – Le voilà : Spassky en mieux. Demande-lui tout ce que tu veux savoir. Il répondra à toutes tes questions. À la première personne.

BAILÉN. – Vas-y, n'aie pas peur.

Silence.

LE GARÇON. – Monsieur Spassky... Pourriez-vous me dire... votre âge ?

WATERLOO. – Et si tu nous trouvais une question difficile ?

LE GARÇON. – Qui vous a appris à jouer, monsieur Spassky ?

WATERLOO. – Mieux. Celle-là est difficile. Les échecs, c'est son père.

BAILÉN. – J'ai appris pendant le siège de Saint-Pétersbourg, en voyant jouer les soldats. Les échecs m'ont sorti de Saint-Pétersbourg. Moscou envoyait

des chasseurs de têtes dans tout le pays. Ils cherchaient des garçons intelligents et des ballerines.

LE GARÇON. – C'est vous qui avez appris de votre père ?

WATERLOO. – Je ne peux pas parler pour Fischer avec l'assurance qu'il a en parlant pour Spassky. Je ne le connais pas « comme lui-même ne s'est jamais connu ».

LE GARÇON. – Vous préférez que je vous demande votre âge, Fiché ?

WATERLOO. – « Fischer ». S, c, h, e, r. Nom allemand.

BAILÉN. – Juif allemand.

WATERLOO. – J'ai appris tout seul, avec une petite fiche d'instructions. Une fois acquis le déplacement du cavalier, je comprends que je serai champion du monde.

BAILÉN. – Fischer, je vous interdis de venir en cours avec votre échiquier ! La prochaine fois que je vois cet échiquier, je vous jette tous les deux par la fenêtre.

WATERLOO. – Grâce à mon maître d'école, je découvre que je n'ai pas besoin d'échiquier.

BAILÉN. – Mon chéri, on a fait trois heures de voiture et tu n'as toujours pas regardé par la fenêtre. Tu ne parles que de coups. Tu m'écoutes ?

WATERLOO. – Oui, maman.

BAILÉN. – Tu m'écoutes quand je te parle ou tu penses coups ?

WATERLOO. – Les deux, maman.

BAILÉN. – Je vais faire tout mon possible pour t'éloigner des échecs.

WATERLOO. – Elle m'emmène voir un psychiatre.

BAILÉN. – Est-ce que tu tiens à ta mère, Bobby ? Y a-t-il une personne pour qui tu ressens de l'affection ? Quand tu vois une pièce en danger, est-ce que tu ressens de la peine pour elle ?

WATERLOO. – Je serais devenu fou sans les échecs. Je rends visite à un oncle malade, pas parce qu'il est malade, parce qu'il joue aux échecs, on joue sur le lit, il sent la pisse, il meurt et je me retrouve sans personne avec qui jouer. Je cherche des adversaires dans Central Park, à un dollar la partie éclair, des parties de dix minutes, ce que je gagne je le cache dans l'étui des pièces pour que ma mère ne me confisque rien, j'achète des manuels d'échecs, des manuels pleins de parties de champions morts, je joue des parties contre les champions morts, je joue des simultanées contre les champions morts.

BAILÉN. – Si au moins tu jouais avec d'autres enfants... Je vais mettre une annonce pour demander à des enfants de jouer avec toi, histoire que tu te fasses des copains de ton âge.

WATERLOO. – À un dollar la partie, en une heure je me fais cent balles. J'en dépense cinq dans une entrée pour aller voir l'équipe russe, en tournée en Amérique. C'est là que je les vois ensemble pour la première fois : la bannière étoilée avec la faucille et le marteau. Les Russes nous mettent la pâtée.

BAILÉN. – Qu'est-ce que tu fais dans le noir, Bobby ? Tu ne vois pas que la nuit est tombée ? Baisse cette radio, veux-tu ? Ce prédicateur me rend malade.

WATERLOO. – Le Seigneur prépare pour l'humanité un châtiment exemplaire...

BAILÉN. – Tu as fait tes devoirs ? Même si tu joues très bien, ça ne peut pas être un métier, il faut que tu aies un vrai métier.

WATERLOO. – À treize ans, je gagne le championnat junior américain et les Russes commencent à parler de moi. À quinze ans, ils m'invitent en Russie, mais ils ne me laissent jouer qu'avec des gamins. À dix-sept ans, je vais enfin me battre contre les maîtres russes, au tournoi de Mar del Plata. Ils me regardent comme une menace.

BAILÉN. – Ce que tout le monde regarde, c'est ta bizarrerie. Nikolai, regarde un peu comme il est bizarre. Il ne sait pas nouer ses lacets. Il ne sait pas interagir non plus. Il ne vous regarde pas, il ne regarde que cet échiquier de poche qu'il a toujours sur lui.

WATERLOO. – Une légende, mon échiquier de poche. On n'a pas besoin d'un jeu d'échecs pour jouer aux échecs.